

L'évolution d'une pédagogie topographique : le Père Girard (1765-1850), le chanoine Horner (1842-1904), Monseigneur Dévaud (1876-1942)

Autor(en): **Dupraz, Laure**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **79 (1950)**

Heft 1

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040577>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'évolution d'une pédagogie topographique :

le Père Girard (1765-1850), le chanoine Horner (1842-1904), Monseigneur Dévaud (1876-1942) ¹

par M^{lle} Laure Dupraz, professeur de pédagogie à l'Université de Fribourg (Suisse)

Pédagogie topographique, alliance de mots qui, au premier abord, paraît un peu étrange et, pourtant, comme nous espérons le montrer par la suite, alliance de mots dont le sens est très profond, si profond même qu'il s'en va, dépassant le temps, rejoindre l'éternité, ce qui ne peut, certes, être indifférent au pédagogue chrétien et catholique. Cette expression apparaît pour la première fois dans la pédagogie fribourgeoise sous la plume de Mgr Dévaud comme titre d'une subdivision de sa brochure, *Pédagogie du cours supérieur* ¹. Au cours de l'exposé qui le suit, Mgr Dévaud explique ces termes. Il cite tout d'abord les paroles de Ramuz, le grand écrivain régionaliste suisse :

Il y a dans l'espace un lieu où je suis venu à la vie à un certain moment dans le temps : telles ont été d'abord pour moi les grandes réalités et mes raisons déterminantes. Sitôt qu'elles ont pu éclater librement à mes yeux par le progrès de ma nature, elles ont pris en moi toute la place, de sorte que mon orientation première n'a pas été, comme chez beaucoup d'autres jeunes hommes, politique ou métaphysique, mais topographique...

Et le pédagogue fribourgeois continue :

Je voudrais que notre pédagogie fût, elle aussi, « topographique », c'est-à-dire aidant l'enfant à vivre la vie d'une contrée bien définie, soucieuse de mettre en étroite accord l'instruction scolaire avec la destinée temporelle de ces petits garçons, de ces petites filles de nos familles travailleuses, dans nos campagnes fribourgeoises ².

A lire superficiellement ce texte, on pourrait s'imaginer que cette formule exprime un vœu utilitaire, tout au moins un souhait assez terre à terre en somme : n'accorde-t-elle pas une importance capitale à une circonstance matérielle, fortuite, le lieu où l'enfant est né, où vit l'écolier, à l'existence besogneuse qu'il est appelé à mener ? Mais pareille interprétation révélerait une conception singulièrement étriquée de la pensée de Mgr Dévaud ; la suite de ce travail l'établira. Pour l'instant, qu'il soit permis d'affirmer qu'à maintes reprises, dans son œuvre, Mgr Dévaud dépasse la définition citée tout à l'heure, se complétant, s'explicitant. Ses déclarations sont formelles :

L'éducation est une préparation à la vie. Elle se propose de munir l'enfant de ce dont il a besoin pour accomplir ici-bas ses tâches temporelles, si bien qu'il atteigne sa destinée éternelle ³.

¹ Rapport présenté au Congrès international de pédagogie à Santander-San Sebastian, 19-26 juillet 1949.

Ou encore :

*La tâche de l'enseignement consiste à lui faire comprendre (à l'enfant) et juger la vie de son milieu, afin que sa volonté, éclairée par son intelligence, accepte les tâches temporelles que Dieu semble lui assigner dans ce milieu, les réalise dans le sens de la volonté de Dieu et conséquemment de son salut*⁴.

Et les citations pourraient se multiplier à telle enseigne que nous sommes convaincu d'être fidèle à la pensée de Mgr Dévaud en disant que, pour le pédagogue chrétien qu'il était et pour les pédagogues chrétiens que nous sommes, la pédagogie topographique est la pédagogie qui, tenant compte des conditions concrètes d'un milieu concret, se propose de mettre l'enfant qui vit dans ce milieu en état de réaliser sa destinée éternelle. Pareille pédagogie absorbe, intègre, si l'on veut, les enseignements de la pédagogie naturelle du milieu, mais elle les surélève en dignité puisque, prenant appui sur eux, elle prétend aider l'enfant à atteindre la réalité qui transcende l'espace et le temps. Elle suppose, en effet, la connaissance de deux ordres d'éléments qu'elle fera évidemment acquérir à l'enfant d'une façon adaptée à son âge, à ses intérêts, à ses capacités : la connaissance des éléments qui sont donnés par l'étude de tel milieu concret, milieu biologique, milieu social, et la connaissance des éléments qui se rapportent à la fin suprême, à la destinée éternelle. Mais, outre la connaissance de ces éléments, elle suppose la prise de conscience de la relation existant entre ces deux ordres d'éléments.

Ce travail se propose d'étudier l'évolution d'une pédagogie topographique déterminée, à savoir l'évolution de la pédagogie topographique dans l'école campagnarde d'un petit pays : le canton de Fribourg en Suisse, dont la superficie est de 1675 km² et la population actuelle d'environ 150 000 habitants. Il veut montrer comment, d'une façon continue, cette pédagogie se précise, s'accuse et prend tout son relief à travers l'œuvre de ceux qui sont l'honneur de l'école fribourgeoise depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle : le Père Girard (1765-1850), le chanoine Horner (1842-1904), Mgr Dévaud (1876-1942).

Le Père Girard (1765-1850)

Le 2 mai 1798, le Directoire de la République helvétique rappelait de Paris, où il l'avait envoyé en mission diplomatique, Philippe-Albert Stapfer pour lui confier le « Ministère des sciences, arts, travaux publics, ponts et chaussées ». Homme de grande activité, il cherche, dès son arrivée au pouvoir, à se renseigner sur l'état des écoles dans toute la Suisse ; il fait une enquête parmi les instituteurs ; il entre en relations avec les chambres administratives, les conseils académiques, il les charge de rédiger des plans pour la réorganisation des écoles. C'est à cette décision que nous devons le premier écrit pédagogique du P. Girard : *Projet d'éducation publique pour la République helvétique*¹. Après avoir rappelé l'impérieuse nécessité de « répandre des lumières » dans l'esprit de l'enfant, de tourner son cœur vers le bien, l'insuffisance des « lumières », de la vertu, de la prudence et de l'assiduité, de la tendresse paternelle et, dès lors, le devoir du gouvernement d'établir des écoles, le célèbre Cordelier déclare que le but de ces institutions est

*de donner à l'Helvétie des citoyens qui soient dignes de ce nom et par leurs sentiments et par leur conduite*².

Pour atteindre cette fin, l'école devra éclairer les élèves sur les devoirs du citoyen de l'Helvétie, leur fournir les moyens de les remplir et — ce qui est d'une importance capitale — leur en inspirer la volonté,³ car

*sans cette volonté, les moyens deviendraient inutiles et même dangereux*⁴.

Aussi faudra-t-il inspirer à la jeunesse le respect de cette loi morale qui est *notre raison même qui, en nous éclairant, nous dicte des devoirs, elle est inséparable de nous*⁵.

Cette loi n'est pas à l'abri des passions, il faut lui trouver un appui qui sera la religion, non seulement

*cette religion universelle, à laquelle la loi morale et toutes nos réflexions nous conduisent*⁶,

mais le christianisme,

*institution divine pour l'ennoblissement moral de l'espèce humaine*⁷.

Dès lors, l'étude de la religion et de la morale doit se lier, doit se confondre avec tous les autres enseignements.

*Elle aura... son tour particulier, mais je demanderai au nom de la patrie qu'elle soit l'étude de tous les jours et de toutes les heures, qu'elle accompagne, anime, et ennoblisse toutes les autres*⁸.

C'est ainsi que dans le premier écrit du P. Girard se rencontre déjà son idée pédagogique maîtresse : l'enseignement doit servir à former l'homme moral. Mais ce n'est pas tout : on trouve aussi exprimé un second principe sur lequel, à plus d'une reprise, le P. Girard reviendra, à savoir la différence de culture à donner aux jeunes suivant la place qu'ils auront à remplir dans la société. En effet, ces places sont multiples : elles le sont suivant la coopération que chacun doit apporter au bien général d'après les facultés qu'il a reçues de la Providence⁹. Aussi affirme-t-il :

*C'est l'état que professeront les élèves qui doit décider de la culture qu'il faudra leur donner*¹⁰.

Partant de ce principe, le P. Girard essaiera de ranger tous les états de la société en trois classes principales par rapport aux lumières qu'ils demandent : le premier, le plus étendu, renferme les laboureurs, les artisans, les ouvriers de toute profession ; le deuxième, les commerçants et les « gens de plume » ; le troisième, les législateurs, les juges et les médecins, les instituteurs, les ministres du culte, les savants. A ces trois classes doivent correspondre trois écoles différentes. Toutes auront à former le cœur de la jeunesse, à lui inspirer l'amour du devoir, mais elles différeront par le genre, le degré de l'instruction qu'elles donneront aux élèves. La première, et c'est celle qui nous intéresse ici, fournira les connaissances élémentaires des choses les plus nécessaires au citoyen de l'Helvétie : les éléments de la religion et de la morale, l'essentiel de notre état civil ainsi que les droits et les devoirs des citoyens de l'Helvétie, quelques traits d'histoire propres à développer le sens moral et les sentiments religieux de la jeunesse singulièrement portée à l'imitation, une teinture d'histoire naturelle par rapport à l'économie rurale et domestique, à la conservation de la santé, et aux différents préjugés populaires qui entravent la vertu et le bonheur, l'écriture, la lecture, les premières opérations du calcul avec leur usage dans

les affaires de la vie. Dans l'exercice de la lecture et de l'écriture, il faudra prendre grand soin de la langue, car le patois a toujours été un obstacle à l'instruction. Toutefois, les règles abstraites de la grammaire ne peuvent entrer dans cette première école. L'enseignement sera très étroitement lié à l'expérience journalière afin qu'il soit compris et gardé dans la mémoire. A côté de l'instruction, il faudra encore veiller à la discipline morale, étudier les enfants pour les amener à se soumettre à ses exigences.

Il n'y a pas lieu de s'attarder ici à l'examen de la deuxième et de la troisième école. Nous constaterions qu'elles se différencient de la première par le nombre des objets d'enseignement, la difficulté de leur appréhension qui doit suivre le développement progressif de l'enfant.

La pensée du P. Girard ressort claire du *Projet d'éducation*. L'école primaire doit donner une formation qui s'adresse à l'esprit, au cœur, à la volonté, formation religieuse et morale avant tout. Elle doit être adaptée à l'état des élèves, état qui est voulu par la Providence et qui détermine la culture que l'école doit fournir aux enfants. Dès lors, l'école des campagnards, des artisans, doit se construire selon les besoins de ceux qui la fréquentent. Il y a là une distinction établie d'après le service rendu à la communauté. Comme ce service doit être réalisé dans le temps, dans l'espace, il sera nécessairement lié à un lieu, et voici la première amorce d'une pédagogie topographique.

Ces deux idées maîtresses de la pédagogie du P. Girard se retrouvent exprimées d'une façon plus accusée dans le *Rapport sur l'Institut de M^r Pestalozzi à Yverdon*¹¹, rapport que la Diète avait chargé le P. Girard d'établir avec deux collaborateurs. Après avoir décrit la situation de l'Institut d'Yverdon, ce rapport devait répondre à la question précise : de quelle utilité l'Institut peut-il être dans l'instruction publique ? Cette question amène le P. Girard à préciser ses idées sur l'école primaire. Sa conception fondamentale est à nouveau exprimée :

*Son but (de cette institution) est moral ; le cœur est le premier fond à cultiver et tout le reste n'offre que des moyens que l'on doit savoir choisir et subordonner*¹². . . *La règle des doubles usages dirigera ici toute l'instruction, et tout ce que dira l'enfant, ce qu'il lira, ce qu'il écrira devra servir au profit du cœur et de la vie*¹³.

Voilà formulé le fameux slogan qui ralliera tous les réformateurs de l'école d'aujourd'hui : « L'école pour la vie ». Parce que le P. Girard voulait l'école pour la vie, il insiste aussi dans ce rapport avec force sur l'importance du milieu.

*Elle (cette instruction) doit se nuancer d'après les conditions, les lieux, les circonstances particulières, et la différence la plus notable à cet égard est entre les écoles des campagnes et celles des villes*¹⁴.

Les différences de se préciser : les élèves de la campagne entrent plus tard à l'école, ils y viennent plus difficilement — il faut tenir compte de la distance qui sépare la maison paternelle de la classe —, ils y restent moins longtemps car le petit paysan est appelé très tôt à prendre sa part des travaux des champs. Étant donné cet état de choses, il n'y aurait pas grand sens à prodiguer une instruction qui ne correspondrait pas à un besoin réel, bien plus, qui pourrait faire naître inquiétude et mécontentement. Le bon sens du P. Girard lui fait ajouter :

C'est sans doute la nature humaine qu'il faut respecter en lui, comme ailleurs, et c'est l'homme qu'il faut éduquer ; mais non pas l'homme de l'abstraction, être

idéal que l'on sort à plaisir des circonstances qui l'ont vu naître et du poste où la Providence l'a placé. L'envie démesurée de former cet homme de la théorie nous ferait déformer entièrement l'homme des champs ¹⁵.

Le programme que le P. Girard envisage pour l'école villageoise demeure celui qu'il avait conçu au temps du *Projet d'éducation* :

Les quatre arts les plus ordinaires : parler, lire, écrire, calculer seront toujours le véritable carré des écoles villageoises : nous voulons dire le cadre qui doit recevoir et retenir tout le reste. Au centre on placera la religion avec sa morale et autour d'elle se rallieront toutes les connaissances naturelles, historiques et autres qui peuvent convenir aux élèves ¹⁶.

La langue sera enseignée pour que les élèves la comprennent et puissent profiter surtout de l'instruction religieuse que trop souvent ils entendent sans pouvoir en bénéficier. Les exercices de langue qu'exige une école villageoise devront avoir la nuance locale : le P. Girard y insiste.

Quant à la lecture, elle doit servir à cultiver le cœur et l'esprit par le contenu des livres qu'il faudra faire connaître et goûter. L'écriture doit être au service de la mémoire et le calcul à celui de l'économie rurale dans la « mesure des héritages » et des bâtiments. A ces branches, le chant se joindrait avec avantage en vue de la solennité du culte, mais aussi en vue de faire disparaître les chansons « ridicules, viles, indécentes » qu'on hérite de génération en génération et qui déparent les lieux où elles résonnent.

Malgré tout, on ne peut s'empêcher de trouver que ce programme est nettement utilitaire. C'est avant tout les connaissances qui servent au paysan qu'il faut enseigner à l'enfant de la campagne. Il est vrai que le P. Girard laisse le milieu exercer une action complémentaire de celle de l'école :

L'aspect habituel de la nature, l'habitude d'un travail uniforme et constant, un grand reste de simplicité dans les mœurs, voilà certes une école qui décharge l'art d'une partie de ses frais ¹⁷.

Il tient à cette idée qu'il reprendra dans son *Discours* à la distribution des prix le 2 septembre 1819 :

Vivant toujours en face de la nature, dans le silence des campagnes, dans l'uniforme tranquillité des ménages rustiques, avec de beaux restes de l'antique simplicité, loin de nos raffinements et de tous les dangers qui s'y rattachent, l'homme des champs vit beaucoup plus sous les influences du ciel, et celles-ci dispensent l'école d'une partie de ses frais ¹⁸.

Serait-il permis de remarquer, en passant, que la conception de la vie à la campagne, telle que le P. Girard l'indique, est quelque peu idyllique, elle est bien d'une époque dont un des *leitmotiv* est le retour à la nature, et, toutes proportions gardées, bien entendu, elle s'apparente à la croyance au bon sauvage.

Les idées du P. Girard s'en vont, dessinant toujours mieux leur relief ; on sent la préoccupation toujours plus accusée de servir cette école qui doit être partout semblable à elle-même et pourtant partout différente. Dans son *Discours* de clôture d'année scolaire, le 2 septembre 1814, il affirme la nécessité pour une école de dépendre de l'autorité locale. Il exprime comme suit les raisons de son exigence :

*Toute école primaire a pour ainsi dire un sol, qui est à elle, elle a son climat, ses plantes indigènes, elle doit aussi avoir sa culture. Il appartient sans contredit à l'autorité suprême de tracer les grandes bases de l'autorité générale, mais elle n'a ni le temps ni les moyens d'en diriger les développements d'après les localités*¹⁹.

Et le P. Girard ajoute cette remarque pleine de sens pratique et qui le montre loin de ses conceptions unitaires de 1798 :

*Au reste, ne sait-on pas que la bienveillance s'attédie à mesure qu'elle cherche à s'étendre, et que le véritable secret de ne faire du bien nulle part est de vouloir le faire trop loin ! L'homme a ses bornes, s'il veut passer au delà, il n'est plus rien*²⁰.

Et c'est du souci d'adapter l'école au milieu que naquit certainement le *Rapport de la classe de morale et d'éducation sur la meilleure manière d'organiser une école de garçons dans nos campagnes*²¹, présenté à la Société économique et daté du 9 juin 1816. Cette Société économique doit sa formation à un ami du P. Girard, le colonel de Gady. Le P. Girard y avait été étroitement mêlé lui aussi puisqu'il fut prié de faire le rapport pour le projet de règlement. La Société se proposait de :

*traiter des questions qui ont rapport au soulagement des pauvres en général, et en particulier des moyens d'empêcher les autres Classes (sic) de la Société de tomber elles-mêmes dans la mendicité, ou de se voir réduites à une médiocrité, qui les mettroit hors d'état de secourir leurs concitoyens indigens*²².

La Société économique fut à l'origine de toutes les initiatives intellectuelles et morales prises à cette période de l'histoire de Fribourg (c'est ainsi entre autres qu'elle créa une bibliothèque avec 4000 volumes). Pour mieux atteindre sa fin, elle se divisa en cinq sections, appelées classes, ayant chacune un objet très précis, et le P. Girard assumait la présidence de la *Classe de morale publique et d'éducation*. C'est ainsi qu'après avoir donné lecture d'un *Rapport sur la nécessité d'améliorer les écoles populaires du canton*, il présenta le rapport qui nous intéresse sur les écoles de garçons. Dès le début de ce travail se révèle le sens de la réalité qui frappe toujours chez le P. Girard. Il s'agit de

*tracer le tableau d'une bonne école villageoise d'après nos besoins, nos ressources et notre génie national*²³.

L'instruction doit être calculée sur la position respective des élèves :

*Au village il faut abrégier l'instruction, il faut la restreindre notablement et il faut au surplus lui donner une teinte différenté, celle des champs*²⁴.

Nous voilà en pleine pédagogie marquée par le milieu. Encore une précision qui montre le sens averti du P. Girard : ce rapport, dit-il, ne traitera que de l'école villageoise des garçons car, alors même que filles et garçons fréquentent la même école, il faut se rappeler que l'éducation des filles demande de grandes modifications que l'on a trop souvent ignorées. — Que dirait le P. Girard de nos jours ? — Cette école comprendra l'école journalière pour les petits garçons : elle les recevra jusqu'au moment où la vie pratique les réclamera. Quant aux autres, ceux qui sont engagés dans les travaux de la campagne, ils fréquenteront l'école de répétition qui les recevra périodiquement.

Que doit faire cette école journalière qui est la première en dignité comme en ordre ?

*Toute école de l'enfance doit être un véritable institut d'éducation*²⁵.

Elle doit mettre l'enfant dans la bonne voie et faire en sorte qu'avancé en âge il ne s'en écarte pas. C'est ici, énoncée à nouveau, l'idée de l'école formant tout l'homme en vue de sa destinée. Cette idée sera reprise d'ailleurs dans le *Discours* prononcé à la distribution des prix le 9 septembre 1819 sous une forme que nos contemporains ne répudieraient pas :

Tout (esprit, cœur, conscience, pureté native, talents divers) doit être averti, développé, dirigé par l'instruction ; afin que le chef-d'œuvre de la création paraisse devant nos yeux dans toute sa beauté. Dès lors, toute école — serait-elle reléguée dans la plus chétive chaumière — doit être une véritable école d'humanité ²⁶.

Mais que fera-t-on dans cette école ? Le programme est celui que nous connaissons déjà, mais il est précisé davantage. On y enseignera tout d'abord la langue, qui est celle de l'Eglise, des lois, des livres et des lettres, car aussi longtemps que le petit paysan ne comprendra que le « jargon romand », on aura l'air de l'instruire sans l'instruire. En effet, il ne comprendra rien au sermon, ni à l'Evangile, ni aux livres d'édification, ni aux lois de l'Etat. Il faut donc se mettre à son niveau. Il faudra faire *parler* cette langue, sans se laisser rebuter par les fautes ; la traduction et la contre-traduction du patois en français sera précieuse. Pas de subtilités, mais une grammaire simplifiée dont le but sera l'intelligence de la langue. On enseignera la lecture ensuite et c'est sans danger, affirme le P. Girard, que l'on peut introduire le paysan dans cet art : quelques livres d'histoire sainte et de piété constitueront sa bibliothèque, dans lesquels il puisera salutaires pensées et reconfortante consolation. Il faut bien que l'enfant sache lire s'il veut apprendre le catéchisme et il faudra s'y prendre par la méthode la plus rapide dont — sens de la réalité — l'expérience a révélé l'excellence. Après le syllabaire, l'écolier lira d'abord des sentences détachées, courtes, à l'allure vive et d'un profond sens moral, puis il passera au texte suivi, inspiré de l'Ancien ou du Nouveau Testament, mais rédigé à la portée de l'enfance. Il faut garder au récit, le P. Girard y insiste, le ton simple et naïf de l'Écriture, tous les traits qui frappent l'imagination et entrent profondément dans l'âme des petits, lui conserver encore ce qu'il a de dramatique et faire parler les personnages que les enfants croiront voir et entendre. Qu'il les connaissait bien, ses chers petits amis, le P. Girard : ne donne-t-il pas, en quelque sorte, la liste des qualités que doit avoir tout récit composé pour les enfants ? — Et c'est ainsi que l'on donnera aux enfants une « théologie et une morale en action », base d'une

instruction religieuse que les pasteurs développeront ensuite au pied des autels ²⁷, puis ce sera le compte rendu, fait par les enfants, du texte lu mais

sans contrainte pour ne pas jeter le dégoût sur ce qui doit toujours les intéresser ²⁸.

Il n'est pas indiqué de faire lire dans le catéchisme qui doit être appris par cœur, mais le P. Girard avait encore un motif qu'il avoue dans un soupir :

Hélas ! nous voudrions qu'il fût plus à portée de l'enfance ; il serait plus utile ²⁹.

Dans cette école, on apprendra encore à écrire afin d'être capable de fixer ses pensées, de correspondre avec les absents, de traiter des affaires et, plus tard, de revêtir certaines fonctions publiques importantes. On écrira les sentences morales ou les récits de l'Écriture sainte que l'on aura lus. Et ce sera d'une pierre deux coups : on acquerra une bonne écriture lisible, adaptée aux besoins des futurs agriculteurs — la calligraphie est ici inutile —, et les bons

principes se graveront dans l'esprit de l'enfant : l'écriture sera ainsi au service de la morale. En ce qui concerne l'orthographe — puisque d'ailleurs les subtilités de la grammaire ont été épargnées aux enfants — pas de raffinements superflus. (Une petite pointe en passant : « de ces raffinements orthographiques que bien des gens de lettres négligent parce qu'ils ne les connaissent pas ! »)

Le quatrième objet d'enseignement sera le calcul. Les campagnards s'aident, il est vrai, au moyen de croix et de barres, mais c'est là « calcul de sauvages ». Il faut enseigner le calcul pour mettre plus d'ordre dans les ménages, accréditer de bonnes pratiques agricoles et produire une plus grande aisance, la misère étant mauvaise conseillère, et, par là, le calcul contribuera au but moral de l'école, sans compter l'excellente gymnastique qu'il fait faire à l'esprit. Mais que ce calcul soit pratiqué comme il l'est dans la vie, et ici nous retrouvons une idée essentielle du *Projet d'éducation publique*. Pas de règles d'abord et l'application ensuite. Il faut mettre l'enfant en face d'un problème, qu'il essaie ensuite d'en trouver la solution. Mais il faut calculer dans les bornes de l'utilité, on ne peut aller au delà.

A tout cela, il faudra ajouter des leçons de chant.

*Le laboureur chante devant son feu ou sa lampe en hiver, il chante assis devant sa chaumière dans la belle saison ; il chante au milieu de ses champs, sur la route, au cabaret*³⁰.

Le P. Girard reprend une idée exprimée dans le *Rapport sur l'Institut de M. Pestalozzi à Yverdon*, il faut faire oublier à la jeune génération

*toutes ces paroles qui respirent les passions avec la bêtise et la grossièreté*³¹, et lui enseigner des chansons qui feront entrer dans le cœur ce que l'oreille a perçu, et c'est ainsi que la magie du chant, elle aussi, aidera l'école à atteindre le premier but qu'elle s'est fixé.

Bref, rien de neuf quant aux objets d'enseignement, le P. Girard le déclare ouvertement : on les trouve dans d'autres écoles du canton, mais tout est changé, tout a pris une dignité nouvelle, car tous ces arts communs

*sont tournés au profit de la religion et de la morale*³².

Les écoliers lisent l'histoire sainte. L'ayant lue, traduite, racontée, écrite et même chantée, ils ramèneront ainsi tout à la piété et aux bonnes mœurs.

Ce programme semble bien chargé si l'on tient compte du peu de temps dont disposent les élèves. Mais il s'agit de savoir s'organiser, et le P. Girard de chanter une fois de plus les avantages de l'instruction mutuelle avec l'éloquence animée d'une flamme apostolique de celui qui désire communiquer aux autres une découverte précieuse pour laquelle il veut les enthousiasmer. C'est surtout dans ces écoles qui, à deux, trois ou quatre sont confiées à un seul régent que ce mode pourrait rendre des services ; le régent travaillant dans chaque école successivement, les petits instructeurs rempliront dans les autres le rôle de suppléant,

*et l'école, comme une horloge montée, marchera d'elle-même*³³.

Il est inutile d'insister maintenant sur la discipline telle que le P. Girard l'envisage à la campagne, elle n'offre rien de typique. Qu'il soit simplement permis de mentionner le « tribunal d'enfants » qui n'a rien à envier aux écoles les plus nouvelles d'aujourd'hui et de demain, bien au contraire.

Les recommandations du P. Girard en ce qui concerne le matériel sont

modestes et tiennent compte aussi de la modicité des ressources du village. Les écoles doivent répondre aux lois de l'hygiène, aussi faut-il compter avec des dépenses ;

mais des Fribourgeois y regarderaient-ils quand les sauvages de l'Inde vont dans les forêts couper les bois, les portent et travaillent dans l'enchantement pour procurer à leurs familles le bienfait de l'instruction que leur apporte l'Europe? ³⁴

Le P. Girard nous décrit cette école telle qu'il la conçoit :

un plain-pied formant un carré long, couvert de chaume si l'on veut, fermé de planches, de fascines et d'un ciment, avec un poêle, quelques fenêtres et une porte ; voilà tout l'édifice ³⁵.

Le reste du matériel se réduit à peu de chose, des ardoises, une table noire et quelques livres, catéchisme, histoire sainte. Les petits n'auront rien à acheter, ni à perdre, ni à déchirer. Les pauvres seront aussi pourvus et c'est une grande chose. On aura ainsi pris soin de cette classe nombreuse d'élèves qui vivent dans un état voisin de la pauvreté et dont il faut exiger le moins possible si on veut les instruire. On devra encore avoir un alphabet et des chiffres mobiles.

Et avant de passer aux considérations sur l'école de répétition, le P. Girard s'écrie dans un mouvement lyrique que certains de nos contemporains auraient pu signer :

Adieu donc, vieilles écoles de nos pères, adieu ! Nos pères ont passé et pourquoi resteriez-vous éternellement après eux? . . . Les temps sont changés et vous n'êtes plus en mesure avec eux. . . Et vous, écoles nouvelles, que nous ne voyons encore que dans la pensée, hâtez-vous de paraître, de vous étendre et de prospérer. . . Mieux élevée, elle (la génération que vous élèverez) . . . se rapprochera de ces mœurs antiques qui nous causent tant de regrets. Alors le laboureur, tranquille dans la bonté de son Dieu, poussera avec contentement la charrue qui l'honore et saura goûter son bonheur ³³ . . .

L'école de répétition — première amorce de nos cours complémentaires actuels — est imposée par les conditions mêmes de l'existence à la campagne, sinon le travail qui a été fait par l'école journalière est perdu : les jeunes gens, repris par le labeur des champs, oublieront toutes les connaissances enseignées en classe. Ces connaissances, d'ailleurs, étaient adaptées à l'enfance, or les difficultés de leur âge appellent tout naturellement une instruction religieuse et morale plus approfondie. Mais il ne s'agit pas de refaire la classe chaque jour.

S'il est vrai que l'éducation doit apprendre à l'enfant ce qu'il devra pratiquer une fois qu'il sera homme, on comprendra que l'ouvrage des mains forme une partie essentielle de l'éducation villageoise et que l'enfant ne doit point passer sur les bancs de l'école un temps que réclame le travail ³⁷.

Aussi l'élève ne doit-il être appelé à suivre la classe de répétition que pendant les loisirs que lui laissent les besognes de la campagne.

Enfin, s'il faut encore une preuve tangible de l'insistance avec laquelle le P. Girard recommande que l'instruction s'adapte à la campagne, il n'y a qu'à ouvrir sa *Grammaire des campagnes*. Il en explique le titre :

On l'a nommé (cet ouvrage élémentaire) Grammaire des campagnes, parce qu'il est calculé sur les besoins particuliers de la jeunesse villageoise, et que, pour le rédiger, on s'est mis tout près d'elle et, pour ainsi dire, en sa place. On a eu soin,

entre autres, de consulter son langage pour le conduire du patois au français, du connu à l'inconnu ³⁸.

En effet, quel peut bien être le résultat obtenu, quant à la connaissance de la langue, par de petits traités sur les dix parties du discours ? et c'est le mérite du travail de M. Both de montrer comment le P. Girard adapte son enseignement de la grammaire à la tâche que l'école campagnarde doit remplir. Mais cette fin immédiate ne saurait suffire au P. Girard : il faut, par cet enseignement, éveiller le sens moral de l'enfant, mais de l'enfant de la campagne. Aussi, pour atteindre ce but, l'élève sera-t-il astreint très tôt à des exercices moraux qui viennent se fondre avec les exercices de langue. C'est ainsi que l'idée morale passe par toutes les personnes d'un temps à conjuguer et le P. Girard espère ainsi l'inculquer fortement à l'enfant.

La morale dans la Grammaire des campagnes doit, comme tout le reste, prendre une teinte champêtre. Elle doit s'accorder avec la situation, les ouvrages, les mœurs, les habitudes, les vertus et les vices de l'homme des champs. Nous prions d'envisager sous ce point de vue plusieurs jugemens sur le bien et le mal qui se rapportent uniquement à la position particulière des élèves. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici qu'à côté des devoirs généraux il en est de particuliers qui se rattachent à la classe dans laquelle le Père de la grande famille a mis chacun de ses enfants ³⁹.

Il semble donc bien, à première vue, que l'idée d'une pédagogie topographique, telle que nous l'avons définie, soit présente à la pensée du P. Girard lorsqu'il songe aux écoles de la campagne. Le P. Girard insiste sans cesse, nous l'avons vu suffisamment, pour que ces écoles aient leur caractère propre, leur orientation propre, alors même que leur programme ne se distingue matériellement pas du programme de l'école commune de la ville. L'étendue de son développement ne sera pas la même, elle doit se mesurer aux besoins des écoliers : jamais de subtilités, mais que tout se relie à l'état futur des écoliers. L'esprit dans lequel on travaillera et le programme ne seront pas les mêmes, puisque tout, jusque et y compris la morale, doit avoir une teinte des champs. La préoccupation des conditions concrètes de l'existence des enfants se révèle donc très nette. La préoccupation de mettre l'enfant de la campagne en état de remplir sa destinée éternelle est, elle aussi, sans cesse soulignée ; tout n'est-il pas, dans l'enseignement que donne l'école rurale, comme dans toutes les activités pédagogiques du P. Girard, centré sur l'enseignement de la religion et de la morale ? Les éléments de la pédagogie topographique sont donc là, incontestablement. Et, pourtant, on n'a pas le sentiment que le principe d'organisation de la synthèse qui les fusionnerait en un tout soit nettement exprimé.

Si nous voyons clairement la double tâche assignée à l'enseignement par le P. Girard : se mettre au service de la vie pratique de l'enfant dans l'avenir, se mettre au service de la religion, de la morale, nous ne voyons pas encore, traduit dans les mots, comment l'interprétation de ce programme peut être telle qu'elle serve à la fois et du même coup, et la vie pratique de l'avenir, et la destinée religieuse. Le P. Girard possédait le secret de cette synthèse ; il n'est que de voir la manière dont il le révèle dans son autobiographie, les circonstances étant pour lui messagères de la Providence. C'est ainsi, nous rapporte-t-il dans ses *Souvenirs* que, à l'heure infiniment douloureuse où sous le coup d'événements

dans lesquels nous n'avons pas à entrer ici, il doit quitter son école et ses chers enfants de Fribourg, il se regarde

comme un factionnaire qu'on vient relever. La Providence m'avait mis longuement dans un poste pénible, dangereux même et je me disais : la Providence vient te relever ⁴⁰.

Le secret de la synthèse, il n'éprouve pas le besoin d'en parler parce qu'il ne l'avait probablement jamais formulé comme tel devant sa conscience claire, jamais explicité. Ce silence est dû sans doute à cette sorte de fatalité qui est souvent celle des grands pédagogues : ils croient au système qu'ils exposent parce que ce système leur réussit, parce qu'ils peuvent le justifier devant eux et devant les autres, mais ils ignorent ou ils oublient une chose : tout ce qu'ils mettent d'eux-mêmes dans l'application de ce système qui le corrige, le complète, en tout cas le fait vivre pleinement.

Mais, quoi qu'il en soit, la pédagogie topographique est là, dans l'œuvre du P. Girard, dans ses éléments, elle n'attend plus que ceux qui la préciseront.

Le chanoine Horner (1842-1904)

Que va devenir cette pédagogie topographique sous l'influence du chanoine Horner ¹ ? Un mot d'histoire pour situer l'action de ce pédagogue. En 1871, à l'occasion des travaux préparatoires des commissions fédérales qui s'occupaient de la revision de la Constitution fédérale, des tendances nettement centralisatrices se faisaient jour dans l'opinion suisse et ces tendances unitaristes visaient le domaine de l'instruction publique et son autonomie cantonale. Derrière l'école cantonale, c'était aussi l'école confessionnelle que certains voulaient atteindre. En présence de cette grave situation, le chanoine Schorderet, le grand animateur de la vie fribourgeoise d'alors, organisa à Fribourg une réunion à laquelle étaient convoqués le corps enseignant, les pères de famille et tous les amis de l'instruction. Séance tenante, le 15 décembre 1871, fut fondée la Société fribourgeoise d'éducation pour la défense des droits de la famille, du canton, de l'Eglise en matière d'éducation et d'instruction, et pour une collaboration plus étroite de tous ceux à qui incombe le devoir d'éducation. Cette Société dont l'histoire est intimement liée à celle du développement de l'école fribourgeoise décida la création d'un organe pour la diffusion et la défense de ses idées.

Le premier numéro du *Bulletin pédagogique* ² paraît en janvier 1872, la rédaction en est confiée au chanoine Horner, alors l'abbé Horner, aumônier et professeur à l'Ecole normale des jeunes gens à Hauterive, près de Fribourg. Les premiers numéros apportent une série d'articles sur *l'Importance de l'éducation* ³. D'emblée le chanoine Horner énonce les principes de la pédagogie topographique. L'école doit, ici aussi, enseigner à l'enfant pourquoi il est créé, quelles sont ses destinées suprêmes.

Elle (l'école) devrait être le noviciat de la vie. Il faudrait que l'enfant y trouvât tout ce qui fait l'homme, c'est-à-dire des convictions profondes pour son intelligence, un appui sûr pour son cœur et une direction droite et ferme pour sa volonté. Là on peut et l'on doit jeter en lui ces deux rails qui seuls le conduiront à ses destinées : la vérité et la vertu ⁴.

Il faut s'inquiéter, en outre, de mettre l'école en étroites relations avec la localité, et l'inspecteur chargé de visiter les classes doit se préoccuper de cette question. L'examineur

devrait s'informer des besoins moraux de la contrée et des efforts que le régent fait pour y pourvoir, des moyens qu'il a tentés pour inculquer la vertu aux enfants ⁵.

Le chanoine Horner y insiste :

... le maître doit faire une double étude : celle du tempérament et des inclinations de chacun de ses élèves et celle des préjugés, des vices et des mœurs publiques de la contrée dans laquelle il exerce ses fonctions ⁶.

Le *Bulletin pédagogique* de février 1873 apporte un article : *Quelques conseils*. Il s'agit d'extraits d'un rapport d'un inspecteur scolaire que le chanoine Horner fait précéder de son approbation pleine et entière. On sent qu'il fait sien le vœu de l'auteur de l'article :

Il faut donc, pour les élèves des écoles rurales qui composent la majeure partie de notre population scolaire que les études se rapportent aux occupations de leurs familles, que les exercices scolaires aient pour objet les faits, les transactions et les opérations si variées de l'économie domestique et rurale ⁷,

mais toutefois avec la prudente mise en garde :

L'institutrice ne doit pas être, à proprement dit, un professeur d'agriculture ; mais son enseignement doit revêtir une couleur agricole ⁸.

Certes, nous ne sommes pas loin de « la teinte des champs » du P. Girard. Et, de fait, le rapport montre ensuite comment chacune des branches de l'enseignement peut se rapporter à ce qui touche la vie du paysan d'une façon qui rappelle singulièrement les directions données par le P. Girard.

Le rédacteur du *Bulletin pédagogique* avait été frappé dès le début de son action par le fait que l'école reste trop loin de la vie. Il constate le caractère livresque de l'enseignement de la langue. Comme il le dira plus tard, il se trouve devant une école qui a voulu apprendre la langue par la grammaire au lieu d'apprendre la grammaire par la langue. Il y a trop d'exercices de grammaire, trop d'analyses, trop de dictées, bref, trop de travaux pour l'amour de l'art, semble-t-il. Cependant, le P. Girard, dont le chanoine Horner se réclame, n'avait-il pas érigé en principe : « Les mots pour les pensées, les pensées pour le cœur et la vie » ? Aussi tous les efforts du pédagogue fribourgeois vont-ils tendre à mettre au point une nouvelle méthode de l'enseignement de la langue qui rapproche l'école de la vie.

C'est pourquoi les exercices phraséologiques seront toujours accompagnés d'une leçon de choses et d'une leçon de morale ⁹.

Le thème des *leçons de choses* qui apparaît ici sera l'un des thèmes favoris de toute la carrière du chanoine Horner. Les articles qu'il écrira jusqu'à la fin de ses jours seront le plus souvent la reprise toujours plus explicite, plus approfondie de ce sujet, si bien que l'idée fera son chemin dans le public. La réunion des inspecteurs en août 1875 ¹⁰ étudie la question : « Comment pourrait-on introduire l'enseignement des choses dans nos écoles de campagne » ; et ce sera la série des articles sur la *Méthode intuitive ou leçons de choses* ¹¹, en 1875 et en 1876. L'année 1877 apporte les *Premières notions de méthodologie* ¹² qui ont pour but

de faire comprendre aux instituteurs pourquoi et comment l'enseignement doit se pratiquer pour atteindre pleinement la fin que l'éducateur se propose. Les indications du chanoine Horner reviennent formelles :

Ne pas tenir compte des exigences essentiellement distinctes que réclame une préparation sérieuse à la vie commerciale, industrielle, agricole ou pastorale, établir un même programme, suivre les mêmes manuels, donner un même enseignement à ces diverses classes d'élèves, ce serait accuser une ignorance complète des principes qui doivent présider à l'instruction primaire ¹³.

Il continue :

Dans un même pays, avec un programme uniforme, les maîtres qui ont l'intelligence de leur mission, diversifieront leur enseignement selon les circonstances, selon les temps et les lieux ¹⁴.

Le but de l'enseignement intuitif est clairement indiqué :

La méthode intuitive consiste à éveiller, à stimuler les sens, spécialement la vue, pour les ouvrir peu à peu aux clartés grandissantes de la perception, pour hâter ainsi l'éclosion des idées et communiquer par là les premières connaissances nécessaires, tout en initiant graduellement l'écolier aux diverses opérations de l'entendement et de la conscience morale ¹⁵.

Le souci de la psychologie se marque ici. La pédagogie qui s'occupe du milieu ne répond pas seulement aux exigences imposées par la fin de l'école, elle satisfait aux nécessités de la psychologie : aller du connu à l'inconnu, de ce qui est proche à ce qui est éloigné, du concret à l'abstrait.

Ce n'est donc ni le catéchisme ni la lecture qui seront le point de départ de l'instruction élémentaire, mais l'enseignement intuitif, lequel, par son objet, sa forme et ses procédés, servira de transition naturelle entre l'éducation domestique et l'instruction régulière de l'école ¹⁶.

Parmi les moyens indiqués par le chanoine Horner, et qui permettent d'atteindre le but de cet enseignement, le suivant nous intéresse spécialement : il faut

procurer à l'enfant des notions nombreuses et variées en lui faisant parcourir sa sphère naturelle d'activité, telle que l'école avec les mille objets qu'elle renferme, la maison paternelle, l'église, le jardin, etc. ¹⁷.

L'année 1878 apporte en supplément, à la suite des numéros 2 et 3 du *Bulletin pédagogique*, quelques modèles de leçons de choses traduites du manuel de Ohler, pédagogue allemand pour lequel le chanoine Horner professe une vive admiration. C'est un fait : la tendance de l'enseignement est maintenant nettement orientée : former le chrétien et faire connaître au petit Fribourgeois son pays par les leçons de choses.

Il faudra, pour remplir cette tâche, des manuels. C'est simple, que le corps enseignant exprime ses désirs; la question est mise à l'étude à l'assemblée de la *Société d'éducation*, à Courtion, le 24 juillet 1879. Le rapport général ¹⁸ demande que le livre de lecture à composer s'occupe surtout du canton de Fribourg et de la patrie suisse, qu'il parle de la vie pastorale, des avantages qu'elle offre, de l'agriculture, qu'il fasse aimer le pays en le montrant beau, intéressant, tout en donnant à l'écolier des notions utiles pour la vie pratique. Les auteurs insistent pour que le cours de lecture

soit local d'abord... qu'il soit approprié aux besoins de la vie d'un peuple pasteur ¹⁹,

mais qu'il renferme encore quelques notions d'histoire, de sciences, d'art et que tout y proclame la gloire de Dieu. Une commission fut nommée dont le chanoine Horner faisait partie ; elle se réunit pour la première fois le 22 avril 1880 ²⁰. Le livre de lecture du degré inférieur est publié en 1885, celui du degré moyen paraît en 1890 et le manuel du cours supérieur en 1899. Le Directeur de l'Instruction publique du canton de Fribourg rendit ces manuels obligatoires.

Pour voir dans quelle mesure ces manuels correspondent à une pédagogie topographique, il n'est que de parcourir la table des matières et l'on se rend compte avec quelle sagesse ils amènent progressivement l'enfant de sa « sphère naturelle d'activité », de sa maison paternelle, son école, son église, son jardin, son village et leurs proches environs à un horizon de plus en plus large. Comme le dit très joliment Mgr Dévaud, étudiant le travail du chanoine Horner :

Le domaine du réel qu'étudie le petit de sept et huit ans est circonscrit par l'espace où trottent ses menus pieds dans les explorations et les jeux... Ceux du deuxième degré s'informent de cette même réalité, mais élargie, s'étendant à la région, à la contrée ; on pourrait dire qu'elle embrasse l'aire que peut parcourir le regard et qui est pratiquement le canton ²¹.

Contenant des chapitres d'histoire naturelle, de sciences naturelles, d'histoire, de géographie, décrivant les occupations humaines, les actes religieux de façon toujours adaptée au niveau auquel ils sont destinés, ces manuels devenaient pour chaque degré « le livre unique », à côté, bien entendu, de la Bible, du catéchisme, et des livrets de calcul.

Quant à la méthode à suivre pour faire l'usage le meilleur de ces livres, le chanoine Horner l'a souvent exposée. Il faut commencer par l'observation, observation qui est faite sur le réel lui-même :

Lorsqu'on voudra faire un entretien sur des objets qui font partie de l'église, du jardin, de la forêt, etc. on y conduira les enfants, ou si ce déplacement n'est pas possible, on les invitera à les examiner eux-mêmes et à rendre compte en classe de leurs observations. Les promenades et les sorties de l'école seront mises à profit avec le plus grand soin ²².

Il faut reconnaître que, avec leurs soixante-quinze années d'âge, ces exigences sonnent d'une façon singulièrement moderne.

Puis les élèves qui ont enrichi leur vocabulaire au cours de cette observation seront invités à réfléchir sur ce qu'ils auront remarqué et sur les informations que le maître leur aura données ou qu'ils ont recueillies eux-mêmes de mille et une façons. Ces informations pourront être diverses selon le degré d'avancement des enfants. Par l'observation, on passera aux premiers exercices de calcul, de grammaire, de géographie, d'histoire, de sciences naturelles ou même à des notions de religion ²³. Si l'on note que dans son *Guide pratique de l'enseignement*, le chanoine Horner affirme que

on pourrait étudier successivement les objets que les diverses saisons font passer sous nos yeux ²⁴,

on doit reconnaître que le trop modeste pédagogue que fut le chanoine Horner

mérite d'être nommé aussi parmi les précurseurs de la méthode dite des centres d'intérêt. On ne terminera pas l'exercice d'observation sans lui donner une conclusion morale aussi près que possible de la vie de l'enfant.

Le manuel de lecture qui aura servi de guide au maître pour la préparation de sa leçon sera utilisé après la leçon de choses par les élèves. Le texte fournira les exercices de grammaire, d'orthographe ; les rédactions pourront s'inspirer de ses phrases courtes et simples. Les élèves n'auront plus de manuel pour la grammaire, le maître sera en possession d'un Guide qui lui aidera à employer judicieusement son livre de lecture.

Ces vues étaient nouvelles à l'époque dans le milieu du chanoine Horner et, comme toute innovation, elles eurent leurs détracteurs. La polémique fut vive et les articles du chanoine Horner déchaînèrent aussi une sorte de querelle des anciens et des modernes. On en perçoit l'écho assourdi dans le ton de l'auteur anonyme des articles : *A propos des examens de recrues, une réforme nécessaire par un ancien magister*²⁵, articles qui prennent si résolument le parti des idées du novateur que, parfois, ils adoptent le style du chanoine Horner. La partie IV, notamment, met en parallèle sur deux colonnes :

L'ancienne école, routine, mécanisme, formalisme
et

*La nouvelle école, méthode naturelle, rationnelle, expérimentale*²⁶.

De la première, l'auteur nous dira, entre autres, sous le point *Résultats* :

5. On a formé des machines à réciter qui fonctionnent à peu près comme des gens intelligents, des gens incapables de penser par eux-mêmes, qui sont la proie des intrigants et qui suivent docilement leur chef de file ou leur journal,

et de la seconde, sous la même rubrique :

*5. On cultive harmonieusement les facultés et l'on rend l'instruction éducative. On prépare des hommes*²⁷.

Avouons que, mis à part le terme « facultés », on n'a guère fait mieux depuis dans les disputes autour de l'école nouvelle !

Mais, peu à peu, on se calma, et là où la méthode fut appliquée avec compréhension sérieuse, application, persévérance, elle porta de bons fruits.

Les considérations développées jusqu'ici permettent de conclure que, avec le chanoine Horner, la pédagogie s'est approfondie ; les indications données par le chanoine Horner présentent un progrès sur celles du P. Girard. D'ailleurs, les temps avaient marché, les conditions scolaires étaient devenues telles que l'on pouvait pousser plus à fond la solution des problèmes qui se posaient. Comme le P. Girard, le chanoine Horner veut donner à l'enseignement à la campagne une teinte des champs, comme lui il pense que l'école doit cultiver chez le petit paysan le sens moral dont il a besoin pour remplir tous ses devoirs. Mais chez le chanoine Horner ces indications gagnent en précision : il s'agit moins de limiter le programme d'enseignement pour les besoins de la vie pratique du futur agriculteur que d'établir, en quelque sorte, un contact vital, entre l'enfant, l'adolescent et leur milieu ; il s'agit de leur faire prendre intellectuellement et affectivement possession de ce pays qui est le leur, et, à plus d'une reprise, le chanoine Horner enseigne comment il faut procéder : il est vrai que la méthodologie était son terrain d'élection. Chez le chanoine Horner, même souci que chez le P. Girard de préparer l'enfant à sa destinée de chrétien ; il n'est que de rappeler l'accent de ses recommandations aux élèves-instituteurs d'Hauterive²⁸

pour y trouver la même préoccupation d'un enseignement moral, mais cet enseignement paraît aussi chez lui plus près de la vie concrète : il doit sortir de la leçon de choses qui vient d'être donnée, nous l'avons dit. Le choix de l'objet de la leçon, les explications, doivent toujours se proposer

un but bien déterminé en rapport avec les besoins intellectuels et moraux des enfants ²⁹,

et les conclusions morales auront recours à la méthode socratique, aux anecdotes, aux fables, aux comparaisons, aux légendes même ³⁰. C'est toujours la « théologie et la morale en action », mais il semble que l'histoire sainte ne sera plus seule à faire les frais de cet enseignement et que le stade des phrases morales à conjuguer à toutes les personnes d'un temps ou à analyser grammaticalement est définitivement dépassé au bénéfice d'un enseignement qui s'adresse à l'âme tout entière de l'élève. Autre progrès que les temps et le développement de la science avaient amené : la préoccupation d'obéir aux lois de la psychologie se manifeste chez le chanoine Horner avec évidence, et c'est une des raisons pour lesquelles il insistera à tout coup sur l'enseignement intuitif.

Cependant, dans l'expression même de ces théories, pas plus chez le chanoine Horner que chez le P. Girard ne ressort ce qui opère la fusion des éléments de la pédagogie topographique. A lire le texte, il semble que les deux éléments, connaissance du milieu, connaissance de la fin de l'être humain soient accolés, très étroitement certes, mais ils ne viennent pas d'une seule coulée pour ainsi dire. Tous deux se donnent à partir de l'objet à l'étude, celui-ci leur sert en quelque sorte de trait d'union. D'ailleurs, le chanoine Horner, pour être sûr de se faire comprendre, a fait porter l'accent sur le côté méthodologique de sa théorie ; il est vrai que c'est sur ce terrain qu'on l'attaquait. La question renaît sans cesse, posée par ses adversaires et souvent par ses amis : « Comment sortir les exercices du livre unique ? — Comment le maître peut-il se tirer d'affaire sans manuel de grammaire ? — N'apprend-on pas mieux l'orthographe avec un manuel que sans manuel ? — Comment organiser les unes par rapport aux autres, les subdivisions de l'enseignement de la langue maternelle ? etc. » Et, peu à peu, sous le coup de la polémique, la théorie se vida, sans qu'on y prit trop garde, de sa substance. Il se produisit un gauchissement, l'enseignement qui devait contribuer à faire connaître le milieu, à mettre la langue au service de la vie, à donner « des choses pour les mots » passait à l'arrière-plan, les textes du livre de lecture qui devaient remettre en mémoire les observations sur le concret, sur le vivant, devenaient un simple prétexte à expliquer, à analyser des mots et des phrases, devenaient l'objet d'exercices de lecture où l'on s'attachait avant tout aux pauses et au ton.

Ainsi le chanoine Horner était la victime d'une autre fatalité qui guette toujours le pédagogue : celle qui veut qu'un système pédagogique qui a la prétention de saisir tout le réel et de le transmettre à la personne tout entière de l'enfant, au moment où il passe de l'initiateur aux techniciens et surtout aux techniciens qui mécanisent leur travail, soit dévitalisé en quelque sorte. La raison en est que ces techniciens attendent la vertu du système, non de son esprit qui vivifie méthodes et procédés, mais de ces méthodes et de ces procédés en eux-mêmes. Ils le réduisent en formules et en recettes d'application immédiate. La pédagogie vivante devient alors méthodologie sans âme, se cristallise en axiomes. Dire ceci n'est pas jeter la pierre à ces techniciens. Il faut penser que

leur besogne est harcelante, qu'elle ne leur laisse guère le temps de « méditations » proprement pédagogiques, leur permettant de situer leur problème personnel dans la conception d'ensemble de la doctrine. Il faut songer à l'inspection des classes qui, trop souvent jusqu'ici, se bornait au seul contrôle de la somme des connaissances transmises, de l'application des directions données en conférence. Il faut songer au sentiment de sécurité que donne l'emploi consciencieux des étapes successives d'une méthode, auxquelles on peut donner un nom ; en cas d'échec on peut toujours se rassurer en se disant : « Et pourtant, j'avais suivi la méthode, rien n'y manquait, ni le donné intuitif, ni l'élaboration didactique, ni l'application. » Seulement, c'est là justement le point délicat, il ne s'agit pas de suivre la méthode, il faut la vivre. Parce que le chanoine Horner voulait montrer comment et dans quelle mesure l'enseignement tel qu'il le préconisait pouvait se lier à l'enseignement de la langue maternelle, le grand souci des instituteurs, et qu'il revenait avec insistance sur ce point, on ne se rendit plus assez compte de ce qui constituait le centre de gravité de sa méthode. La logique même des choses, contre l'intention, contre le vœu du chanoine Horner, aurait pu faire qu'on aboutît à une école où des chrétiens enseigneraient à de petits chrétiens les éléments de la connaissance du milieu, tout comme des non-chrétiens les auraient enseignées à de petits non-chrétiens — quitte à faire en marge et en garniture un enseignement moral et religieux. Ce sera le mérite de Mgr Dévaud, allant plus avant, plus profond encore que le chanoine Horner, d'exprimer pour le pédagogue chrétien la relation qui doit exister entre les deux éléments de la pédagogie topographique : connaissances sur le temps et le milieu, sur la destinée éternelle de l'homme.

Monseigneur Dévaud (1876-1942)

L'école populaire, son esprit, son organisation, telle fut, certes, la préoccupation pédagogique primordiale de Mgr Dévaud, mais plus particulièrement les écoles campagnardes

*qui sont celles, nous dira-t-il, vers lesquelles s'en vont ma pensée et mon cœur*¹.

Comme ses prédécesseurs, Mgr Dévaud veut qu'elles donnent à l'écolier des indications sur sa destinée, sur le sens et la fin de son existence, bref, qu'elles lui communiquent une sagesse de vie.

*Une sagesse, oui, c'est-à-dire une doctrine sur la vie, sur ce qu'est cette vie, sur ce qu'est l'homme, d'où il vient, où il va, sur la vie dans son rapport avec la mort, avec l'au-delà de la mort, et sur le rapport de l'homme singulier avec le Tout, car cela suppose une idée de l'univers dans laquelle la vie est engagée, dont elle dépend. Le fond de notre enseignement, celui qui est indispensable et que nous ne pouvons éluder, c'est le sens de la vie et le sens de l'univers par rapport à la vie... L'école doit préparer à une vie qui ne déçoit pas. Elle la prépare en faisant connaître au petit, dès l'âge le plus tendre, et jusque par delà l'adolescence, quelle est la destinée de salut que nous a réservée Dieu dans son amour inexplicable pour l'homme, désirée que le Christ a reconquise et rendue meilleure au prix de son sang*².

On ne saurait certes exprimer de façon plus précise les connaissances à donner sur le but de la vie et il faut ajouter que ces lignes ne sont pas que clarté, elles sont aussi chaleur et engagement.

Cette destinée doit se vivre dans un milieu donné, or Mgr Dévaud, comme le P. Girard, comme le chanoine Horner, trouve que l'école est loin de la vie vécue. C'est le reproche qu'il fait à l'école populaire de langue française du premier quart du XX^e siècle. Il l'exprime sous une forme pleine d'humour parfaitement adéquate à la pensée qu'il veut faire comprendre :

Le citoyen de la planète Mars, entre les mains duquel tomberait un livre français de pédagogie, s'imaginerait que le Terrien est quelque peu semblable au solitaire dans sa bauge forestière, sans contact avec ses semblables, sans organisation sociale ; encore le sanglier vit-il en un lieu et doit-il tenir compte de conditions de vie déterminées. Le Terrien pédagogique n'est d'aucun lieu, sinon d'aucun temps ³.

Le Terrien pédagogique de Mgr Dévaud n'accuse-t-il pas une singulière parenté avec ce sujet de l'éducation que le P. Girard nous présentait comme « l'homme de l'abstraction, celui que l'on sort des circonstances qui sont les siennes, cet homme de la théorie que l'on forme en déformant l'homme des champs ⁴ ». Mgr Dévaud réagira énergiquement contre cette attitude pédagogique ; son élève sera un être de chair et d'os, engagé dans des circonstances concrètes déterminées,

Fribourgeois d'un endroit précis, situé en tel lieu du territoire du pays : Auboranges, Ferpicloz, Tschouprü, l'Intyamon ⁵.

Il faut donc, ici aussi, faire connaître ce milieu précis qui est tel et pas autre, et cette exigence va si loin dans le détail que les élèves n'auront pas de manuel de sciences naturelles. Pourquoi ? Aucun des manuels que l'on trouve dans le commerce n'est adapté à la nature du village, qui est celle que les écoliers doivent observer, sur laquelle ils doivent réfléchir, et que le maître doit examiner avec eux. Ce n'est qu'après ce travail d'observation que ces manuels pourront être mis à la disposition des élèves, mais comme lectures libres. De même en ce qui concerne l'initiation à la vie sociale, pas de manuel non plus :

Le livre à étudier n'est autre que celui des relations nouées dans la vie de tous les jours entre les gens du village, de la paroisse et des alentours. Cet enseignement ne demande aux maîtres que d'ouvrir les yeux avec leurs écoliers et d'appliquer à ce qu'ils voient ces notions de sociologie et de morale sociale qui leur ont été départies en large abondance au cours de leurs années d'école normale ⁶.

Dans tous ses écrits Mgr Dévaud reviendra sur la nécessité de donner la connaissance du milieu avec une insistance qui trahit la préoccupation obsédante : l'école doit être une préparation à la vie, en termes concrets : une préparation à l'existence que le jeune vivra selon toute vraisemblance ; les jeunes campagnards fribourgeois resteront probablement à la campagne,

c'est en vue de la vie campagnarde que l'école doit les instruire ⁷.

Mais la vie dans le milieu campagnard est la vie du travail manuel. Ce sera le mérite de Mgr Dévaud de dégager, de souligner l'élément « travail manuel » que le chanoine Horner, tout comme le P. Girard, avait entrevu mais sans éprouver le besoin de l'expliciter formellement.

Pour un fils de la campagne fribourgeoise, la première condition de vie n'est-ce pas qu'il vit et qu'il vivra dans un village fribourgeois, la seconde qu'il y vivra du travail manuel du paysan ? Le programme de mon école exige que l'instituteur tienne grand compte de cette double essentielle réalité, que l'instruction qu'il dispense prépare des grands écoliers à la vie laborieuse d'un paysan dans son village fribourgeois ⁸.

C'est d'ailleurs par la signification capitale que Mgr Dévaud donne à la préparation à la vie de travail qu'il complétera la pédagogie de ses prédécesseurs. Il a pleinement conscience de son apport à la pédagogie topographique. Il reconnaît que le chanoine Horner avait doté les deux premiers cours d'une pédagogie originale, vivante, adaptée à ces intérêts concrets qui sont propres aux enfants⁹, mais cette pédagogie ne correspondait plus aussi adéquatement à la psychologie des élèves du cours supérieur chez qui s'affirme l'intelligence des réalités plus abstraites, avec de nouvelles possibilités d'attention, de raisonnement, de connexions entre les connaissances, de classifications, chez qui aussi l'accentuation du moi se précise avec le désir de faire quelque chose qui soit une affirmation de la personnalité. D'où la nécessité de préparer le jeune à prendre pleinement, en toute conscience, la responsabilité de l'organisation de sa vie. Or, pour le plus grand nombre des élèves des cours supérieurs fribourgeois cette vie, cette destinée, nous l'avons dit, sera celle d'un travailleur des mains car leurs compagnons d'hier qui se destinent à des carrières libérales ont quitté les classes de la campagne et fréquentent des écoles secondaires ou techniques. Dès lors, ce ne sera plus seulement la connaissance du milieu campagnard d'une façon générale, mais ce sera la connaissance du milieu dans sa relation avec cette vie de travailleur que l'école devra donner. Tout le programme fixé par Mgr Dévaud, toute l'orientation qu'il lui donne, s'inspirent de cette idée. Mgr Dévaud reviendra à tout coup sur la nécessité de faire connaître le village par des observations sans cesse renouvelées, sa situation, son terrain, ses productions, ses relations avec la région environnante, avec les régions de plus en plus éloignées, jusqu'aux confins de l'univers. Sans jamais se lasser, il insistera sur la nécessité de faire du village en quelque sorte le centre du monde, de ce village dans lequel l'enfant, le jeune serviront plus tard l'humanité par leur travail de paysan. L'école doit faire connaître la nature, mais pas de la façon systématique dont on le fait au collège, dans l'enseignement secondaire :

*La nature, pour le travailleur agricole, c'est à la fois la matière et la condition de son travail. L'école initiera le futur paysan aux mystères de la vie des plantes et des animaux, aux lois des forces de la terre, de l'air et de l'eau, mais par rapport à son travail futur, celui des champs, avec les procédés et les machines que la science a mis à sa disposition*¹⁰.

Et ailleurs :

*La science qui leur (aux enfants de la campagne) convient est celle qui leur fait comprendre le travail et ses conditions. Elle est apprise sur le donné concret du travail tel qu'il est pratiqué dans le village. Le moteur qui fait tourner le hachepaille fournit l'occasion et la « matière » des leçons sur l'électricité ; le blé qui est semé dans un terroir labouré et fumé, celle de leçons sur la biologie végétale ; on apprend les lois de la compression des gaz sur une pompe à bicyclette ; le cheval est considéré moins comme solipède que comme bête de selle et de trait. Expliquer l'action laborieuse qui met la nature au service de l'homme, voilà une première obligation de l'enseignement dans les classes campagnardes*¹¹.

Il serait facile de montrer comment, pour Mgr Dévaud, toutes les branches de l'enseignement, non seulement les branches de sciences naturelles, ont à tenir compte du travail dans le développement de leurs leçons et de leurs exercices. L'histoire nous entretient de la façon dont nos ancêtres subvenaient à ces mêmes.

besoins que les hommes ressentent aujourd'hui. La géographie montre comment ceux qui vivent sous d'autres latitudes y satisfont. Les lectures s'adapteront aux intérêts des jeunes de la campagne, mais élargiront leur horizon — ce sera l'œuvre spécialement de la lecture silencieuse —, et les rédactions seront sans prétentions littéraires, initiant les élèves aux écritures qu'ils auront à faire plus tard.

Mgr Dévaud fait observer que le travail qui attend le jeune n'est pas un travail qui s'effectue dans l'isolement, chacun pour soi, il s'effectue dans la solidarité, et, dès lors, le travail doit être étudié concrètement dans le village avec les relations qu'il engendre et les conséquences heureuses ou néfastes qui résultent pour l'ensemble du fait de la bonne ou de la mauvaise exécution de la besogne. Il serait fort intéressant d'entrer ici dans les détails, de montrer comment Mgr Dévaud s'est efforcé d'expliquer sa pensée, comment cette pensée se précise, se concrétise toujours plus, mais cette étude dépasse le cadre que nous nous sommes fixé.

Programme, orientation à donner à l'école, très bien, mais il ne faut pas oublier que ces choses, excellentes en soi, n'auront leur pleine efficacité que si l'élève fait siennes les connaissances que le maître veut lui enseigner. Il y a trop de grands garçons, au cours supérieur, qui sont assis en classe, l'air morne et ennuyé, semblant attendre que l'aiguille de la pendule marque l'heure de la fin de la classe. Il faut les provoquer au travail et cette exigence nous explique l'intérêt de Mgr Dévaud pour tous les procédés de l'école active, pour tous les procédés qui permettront d'individualiser l'enseignement et de le mettre au service du dynamisme de l'élève.

Mais une question ne peut tarder à surgir. Les éléments fournis jusqu'ici montrent nettement chez Mgr Dévaud le souci d'orienter l'élève vers sa destinée suprême, d'une part; ils montrent à toute évidence la préoccupation d'avoir un enseignement qui tienne compte des conditions du lieu, du temps, d'autre part. Toutefois, à lire les pages de Mgr Dévaud sur l'importance accordée au travail manuel, ne semble-t-il pas que, plus encore que chez les pédagogues précédents, la séparation risque de se faire nette dans l'être entre le chrétien qui lève les yeux vers le ciel en songeant à sa destinée éternelle et le travailleur courbé vers le sol par sa rude destinée temporelle? Semblable pédagogie ne contribue-t-elle pas à former un homme ayant deux âmes en quelque sorte, celle du fidèle qui lit l'Évangile « du dimanche » — comme si l'Évangile n'était pas de toutes les heures — et celle du manœuvre qui six jours sur sept « tire de la glèbe un pain dur »?

Mgr Dévaud n'est pas surpris de l'objection. Il sait que des gens bien pensants, s'arrêtant à la surface de sa pédagogie, se sont demandé si cette pédagogie n'était pas matérialiste. Certaines appréciations lui sont revenues :

*Peut-être la façon dont je veux qu'on parle du travail a-t-elle je ne sais quoi d'offensant pour des oreilles cent pour cent pieuses*¹².

La bonté de Mgr Dévaud l'empêche de faire siennes les paroles du P. Girard à un moment où son œuvre était, elle aussi, discutée :

*Il est des conceptions bornées, petites et faibles qui ne savent en toutes choses que s'attacher à l'écorce, sans pouvoir jamais aller plus loin. Des hommes de cette espèce devraient beaucoup écouter... et ils causent toujours*¹³.

Il dira simplement :

Le Fils de Dieu devenu l'un des nôtres s'est astreint au travail des mains et non pas à celui d'employé de bureau, d'avocat ou de professeur. L'accusation de matérialisme que j'ai entendue retombe sur Dieu qui nous a voués au travail manuel et sur le Christ qui l'a pratiqué¹⁴.

Il se contentera de répéter inlassablement les idées qui portent sa pédagogie, qui lui donnent son sens et qui sont la clef de la synthèse qu'il veut établir. Tous ses écrits les développent, les reprennent, les explicitent. L'état de vie du paysan est pour Mgr Dévaud plus que simplement une condition sociale, l'état de vie du paysan est une vocation. En effet :

En un sens plus large, elle (la vocation) est l'état auquel chacun est appelé à vivre au cours de son existence terrestre en constituant [ainsi] la personne humaine, Dieu lui assigne une destinée, c'est-à-dire qu'il en attend un service précis, en des circonstances déterminées. Ce service est unique et singulier à chacun ; nul ne le remplira pour cette personne-là et Dieu en sera privé comme aussi le prochain¹⁵.

Et le raisonnement se précise :

Dieu ne crée que pour lui-même : le catéchisme avertit le petit chrétien, dès son chapitre initial, qu'il n'est mis au monde que pour rendre gloire à Dieu dans le ciel et sur la terre, qu'il la rendra sur terre et méritera la récompense éternelle en accomplissant fidèlement la volonté sur lui de son Créateur et Souverain Seigneur¹⁶.

L'argumentation devient plus incisive, serre la réalité de plus près :

Celui-ci nous signifie sa volonté à chacun par la voix des circonstances, où nous avons à reconnaître les intentions de la Providence sur nous, circonstances de santé et de dispositions, de famille et de ressources, de nécessités et d'occasions, de goûts et d'aptitudes¹⁷.

Dès lors, il n'y a pas moyen d'échapper à la rigueur de la conclusion : si l'école veut préparer à la vie, elle ne saurait mieux faire que de mettre l'enfant à même de réaliser au mieux cette vocation qui est la sienne, dans l'état que les circonstances précisent ; elle devra lui faire connaître ces circonstances dans le contexte qui les porte, non d'une connaissance qui reste purement théorique, mais d'une connaissance qui tourne à aimer, d'une connaissance qui se termine à l'acceptation, à l'engagement, qui développe, dira Mgr Dévaud, une attitude affirmative à l'égard de cette vocation.

La réalisation de la vie dans un coin de pays, l'acceptation de ce pays et de ces gens comme circonstances providentielles où Dieu veut que s'accomplisse la destinée, voilà une idée qui m'est chère et qui commande le programme de toute mon école, spécialement celui du cours supérieur¹⁸.

Qui donc parlait de matérialisme ? « Point providentiel », le lieu où l'enfant doit passer son existence, « prochain providentiel », les personnes avec lesquelles Dieu a voulu qu'il vive, providentielle l'appartenance à telle ou telle nation, providentielle l'appartenance à l'humanité, collaboration à l'œuvre créatrice et service du prochain que le travail. Toute la perspective est changée.

Sans doute, la religion vise d'abord à l'activité spirituelle et sanctifiante. Mais le paysan, le travailleur manuel exécute l'œuvre que lui assigne la Providence comme vocation personnelle dans un état qui l'oblige à s'occuper des biens matériels : champs,

vignes, étables, fromageries, herses et faux, ventes et achats, ménage et soins physiques des enfants. On n'est pas matérialiste à s'occuper de la matière ; on l'est en ne concevant rien au-dessus d'elle, en se laissant dominer par elle. Il faut justement apprendre à ces enfants qui seront prochainement des travailleurs manuels à mettre leur ouvrage au service de l'âme et du salut, à le soumettre à l'empire de la croix et des principes chrétiens. Qui fait servir la nature et l'industrie à la subsistance et à l'aisance de la famille, au bien commun du village et de la cité régionale, à la vie selon la raison et les commandements de Dieu ne saurait être taxé de matérialiste ¹⁹.

On trouvera chez Mgr Dévaud tous les éléments que comporte une pédagogie naturelle du milieu, mais en quelque sorte transposés à un plan supérieur ; on trouve chez lui les conditions d'une pédagogie du milieu de travail, mais surélevées en dignité. Si l'école de Mgr Dévaud s'occupe de la matière, c'est justement pour montrer aux élèves comment faire pour ne pas s'enliser dans cette matière, comment faire pour retrouver en elle « le premier amour qui meut les étoiles ».

Alors tout s'éclaire, tout devient lumineux.

Quelle grandeur et quelle noblesse sont conférées à son activité, quand elle (la personne) la considère non plus seulement comme un gagne-pain individuel et familial, mais comme une participation à l'œuvre de Dieu par son peuple, gesta Dei per Francos, disait le vieux Grégoire de Tours de ses compatriotes ²⁰.

On pourrait multiplier les exemples : la géographie montrera, comme nous l'avons dit, la manière dont les hommes qui vivent sous d'autres latitudes pourvoient à leurs besoins, la solidarité qui nous lie à eux dans le domaine de la concurrence et des prix, de la politique, de toutes les perturbations politiques, dans le domaine des lettres, des sciences et des arts. Mais il y a plus : les hommes sont liés par la solidarité dans l'ordre du salut ; Mgr Dévaud rapporte le mot de saint Jean Chrysostome :

Ce n'est pas seulement de notre moi personnel, mais de l'univers entier que chacun de nous doit rendre compte.

Et il continue :

Il ne suffit pas que chacun se préoccupe de son salut à lui : nous nous devons à autrui, au plus lointain, au plus sauvage des hommes. Nous sommes placés sur cette terre, en ce lieu, pour rendre gloire au Créateur, collaborer à l'extension, à l'intensification de sa royauté sur toute créature, nous sommes un avec le Christ et devons épouser ses sentiments qui veulent le salut de tous les hommes... Et cela nous lie aux autres hommes, aux continents où ils habitent, aux mers qui à la fois les séparent et les unissent infiniment plus que les interdépendances économiques et les échanges des produits du sol et des industries. Et cela peut rendre étonnamment vivantes, impressionnantes, nos leçons de géographie, leur procurer un intérêt qui n'est plus de curiosité et de pittoresque, mais de vie ou de mort, de ciel ou d'enfer ²¹.

Et c'est ainsi que Mgr Dévaud enseigne la géographie pour apprendre aux enfants à connaître le point où Dieu les a fixés, les coordonnées qu'il leur a assignées, pour aussi enraciner l'écolier dans sa terre, cette terre qui est pour lui le centre de cercles concentriques qui, s'élargissant de plus en plus, s'en vont à l'infini, s'en vont à l'au-delà. Qui aurait pensé à lier aussi étroitement l'enseignement de la géographie et la révélation du dogme de la Communion des saints ?

Les citations pourraient s'additionner : à quoi bon, la suivante les résume toutes :

On pourrait dire, en effet, que ma pédagogie du cours supérieur s'inscrit dans un triangle dont les angles de base seraient le lieu géographique avec sa nature et ses gens, disons le milieu villageois, d'un côté, le travail paysan de l'autre, et l'angle du sommet l'inspiration chrétienne. Si cette pédagogie touche au ciel par le Christ Sauveur et Rédempteur, je veux aussi qu'elle repose solidement sur la terre, entre ces deux solides blocs : le milieu villageois et le travail paysan qui lui assure sa réalité, son efficacité ²².

La pédagogie topographique, dans sa conception chrétienne, est là tout entière ; elle est exprimée pleinement dans une formule que l'on dirait coulée dans du bronze. Nous avons les éléments de cette pédagogie : connaissance de toutes les circonstances du milieu et de l'activité qui se déploie liée à ce milieu d'une part, la rencontre avec le Christ Sauveur et Rédempteur d'autre part, en outre la relation qui unit ces divers éléments par un lien vital, bien mieux qui les fonde, les fusionne dans une synthèse de vie : l'inspiration chrétienne. La pédagogie topographique, au sens où nous l'entendons, est là dans son réalisme sain, dans son idéalisme parfaitement équilibré. Les éléments matériels y sont animés, spiritualisés, les éléments spirituels y sont en quelque sorte incarnés. Pareille pédagogie répond pleinement à la condition de l'être humain : corps animé, ou âme incarnée.

* * *

La courbe de l'évolution de la pédagogie fribourgeoise, au cours des quelque cent soixante-quinze ans qui commencent à la naissance du P. Girard et se terminent à la mort de Mgr Dévaud, atteint dans l'œuvre de ce dernier un sommet qu'il sera difficile de dépasser. La raison d'être d'une telle pédagogie s'expliquait chez le P. Girard, dans l'expression tout au moins, par des motifs de caractère assez utilitaire alors même que tout doit être subordonné à la religion et à la morale : l'école doit donner à l'enfant de la campagne, avec les connaissances morales, les connaissances dont il aura besoin pour son état futur. La raison d'être de cette même pédagogie devient d'ordre psychologique chez le chanoine Horner : tout en instruisant l'élève, dans le cadre de ses compétences, sur ses devoirs de chrétien, l'école devra faire connaître par l'intuition à l'enfant en général, au futur paysan en particulier les choses, les êtres, les éléments de son milieu, car c'est par l'intuition que l'être humain accède à la connaissance et qu'il échappe au danger de se contenter de mots ou de prendre les mots pour les choses. Si la raison d'ordre utilitaire, la raison d'ordre psychologique conservent chez Mgr Dévaud toute la valeur qui leur revient, les raisons d'être de cette pédagogie sont pour lui d'ordre philosophique et théologique : ne nous en montre-t-il pas la nécessité *per altissimas causas*? Mais, parce qu'il s'est avancé jusque là, parce qu'il a pénétré si profond dans la spéculation pédagogique sans jamais perdre le contact avec le réel, Mgr Dévaud a rencontré finalement Dieu, non le Dieu des philosophes et des savants, mais le Dieu qui est Amour, Providence mêlée à la texture de chacun de nos jours. C'est la raison pour laquelle sa pédagogie sera moins une pédagogie de connaissances et d'habiletés, qu'une pédagogie qui aboutit à la connaissance amoureuse ou à l'amour clair-

voyant de la seule réalité et des autres réalités qui n'en sont que le reflet, l'ombre portée. Pour Mgr Dévaud, dans ce réel qu'il faut enseigner, rien n'est obscur, froid et compact, tout est lumière, chaleur, transparence.

Tout est symbole et similitude. Tout est verbe et tout est langage. Tout est sagesse et vérité ²³.

Qu'il soit permis d'ajouter encore un mot. Pareille pédagogie porte en elle une puissance de synthèse sans égale. Elle s'enrichira avec avidité de toutes les acquisitions que la pédagogie naturelle du milieu lui fournira, car ces acquisitions lui aideront à dépouiller le message que Dieu adresse à travers le milieu à ceux dont elle est responsable. Elle intégrera jalousement toutes les données de la psychologie de l'enfant, du jeune, que la science psychologique sous toutes ses modalités, travaillant avec les méthodes qui lui sont propres, lui apportera, car l'enfant, le jeune, sont aussi pour l'éducateur des indications providentielles qu'il doit connaître et traiter telles que Dieu les a données et non telles qu'il les imagine ou les souhaiterait. Elle assimilera insatiablement les résultats des recherches didactiques dont le but est de rendre plus adéquate l'union du sujet et de l'objet, de telle sorte que, enrichi par la connaissance, le sujet soit apte à mieux remplir son destin providentiel. Elle provoquera ces recherches, elle y collaborera. D'ailleurs, elle recevra avec gratitude tous les renseignements qui lui viendront de tous les points de la science et qui pourront l'aider à saisir toujours mieux le réel pédagogique et à préparer, dans la mesure de ses compétences, cette rencontre du temporel et de l'éternel qui doit s'opérer dans l'âme de l'enfant.

Qu'on ne prétende plus que l'orientation religieuse, chrétienne de la pédagogie topographique ou de tout autre pédagogie étrangle la pédagogie ; mais que tous les chrétiens qui font de la pédagogie prennent une conscience toujours plus aiguë de la responsabilité à laquelle leur titre de chrétien les engage sur le terrain des sciences pédagogiques et l'on se rendra compte que pareille orientation est au contraire la garantie d'une pédagogie à l'envergure de tout le réel, et surtout on se rendra compte qu'une pédagogie qui débouche sur l'amour de Dieu pleinement vécu, comme le voulait Mgr Dévaud, est une pédagogie d'une efficacité incomparable, une pédagogie d'acceptation, d'engagement, une pédagogie de la générosité.

Qu'il me soit permis à ce propos, en terminant, de citer le raccourci admirable par lequel Mgr Dévaud résume les ultimes exigences de la pédagogie topographique et de toute pédagogie, le but suprême, l'unique nécessaire que doit se proposer l'activité du pédagogue :

Nos ressources matérielles et la nature autour de nous, nos puissances de comprendre, de sentir, d'agir, ne sont pas des biens dont nous puissions, propriétaires, user et abuser. Ce sont des avances dont nous aurons à rendre compte. La vraie destination de notre vie, c'est de la restituer à Dieu, après l'avoir fait fructifier selon sa volonté connue. L'enseignement doit incliner le jeune à dire oui de toute son âme, de tout son cœur, de toutes ses forces. A qui? à soi? aux autres? aux circonstances et nécessités? à la race? à la nation? Non, à Dieu, et par lui à tout le reste ²⁴.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Introduction

¹ DÉVAUD E., *Pédagogie du cours supérieur*, Fribourg, Librairie de l'Université, 1935, p. 14.

² *Ibid.*, p. 14.

³ *Ibid.*, p. 8.

Le Père Girard (1765-1850)

Liste des ouvrages énumérés dans la partie du Rapport concernant le P. Girard :

- GIRARD G., *Projet d'éducation publique pour la République helvétique*, publié dans : *Annuaire de l'Instruction publique en Suisse*, XV^e année, Lausanne, Payot, 1924, p. 113.
- — *Rapport sur l'Institut de Mr Pestalozzi, à Yverdon, présenté à S. E. M. le Landamann et à la Haute Diète des dix-neuf cantons de la Suisse*, Fribourg, Piller, 1810.
- — Discours pour la *Distribution des prix*, le 2 septembre 1814, dans *Programmes pour les distributions annuelles des prix aux écoles primaires de Fribourg, 1805 à 1822*. Copie manuscrite des originaux au Musée pédagogique de Fribourg, p. 93.
- — *Discours prononcé par le Préfet de l'école française de la ville de Fribourg à la Distribution des prix le 2 septembre 1819, dans l'Eglise des RR, PP. Cordeliers*, Fribourg, Piller (s. d.).
- — *Rapport de la Classe de Morale et d'éducation sur la meilleure manière d'organiser une école de garçons dans nos campagnes*, daté du 9 juin 1816. Manuscrit original au Musée pédagogique de Fribourg.
- — *Grammaire des campagnes, à l'usage des écoles rurales du canton de Fribourg*, Fribourg, Piller, 1821.
- — *Quelques souvenirs de ma vie avec des réflexions*, Fribourg, édité par la Société d'éducation, Fribourg, St-Paul, 1947.
- — *Protocole des Séances de la Direction et de l'Assemblée générale de la Société Economique de Fribourg* (27 septembre 1812 – 13 mars 1836), N^o 1. Manuscrit original à la Bibliothèque cantonale et universitaire, Fribourg.
- BOTH CAS., *L'éducation par la langue maternelle selon le P. Girard*. Thèse de la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg, Fribourg, St-Paul, 1941.

Notes

¹ GIRARD G., *Projet d'éducation publique pour*, p. 113.

² *Ibid.*, p. 113.

⁵ *Ibid.*, p. 120.

³ *Ibid.*, p. 114.

⁶ *Ibid.*, p. 121.

⁴ *Ibid.*, p. 114.

⁷ *Ibid.*, p. 122.

⁸ *Ibid.*, p. 128.

⁹ « Au reste, en supposant les mêmes talents à toute la jeunesse, les mêmes ressources, les mêmes inclinations, l'on peut mettre en question s'il serait avantageux à la patrie qu'ils parvinssent tous au même degré de culture. Pour moi j'oserai le nier, parce que je suis intimement convaincu que l'uniformité sur ce point renverserait l'ordre au lieu de l'établir plus solidement. Il est différentes places à remplir dans la société, et il est sûr qu'il y en aurait bien des vacantes si l'esprit de l'un était tout aussi cultivé que celui de l'autre. C'est la Providence qui a voulu cette diversité de talents, de ressources et d'inclinations. Si c'est en vain que nous chercherions à la faire disparaître, c'est aussi contre nos intérêts que nous tenterions de l'entreprendre. En voulant tout confondre, nous finirions par tout perdre.

- « L'on ne contrarie jamais impunément l'ordre établi par la divine sagesse. »
Op. cit., p. 130.
- ¹⁰ GIRARD G., *Projet d'éducation...*, p. 130.
- ¹¹ GIRARD G., *Rapport sur l'Institut de Mr Pestalozzi, à Yverdon, Fribourg, Piller, 1810.*
- ¹² *Ibid.*, p. 186.
- ¹³ *Ibid.*, p. 188.
- ¹⁴ *Ibid.*, p. 186.
- ¹⁵ *Ibid.*, p. 187.
- ¹⁶ *Ibid.*, p. 188.
- ¹⁷ *Ibid.*, p. 187.
- ¹⁸ GIRARD G., *Discours prononcé... le 2 septembre 1819*, p. 6.
- ¹⁹ GIRARD G., *Discours pour la Distribution... le 2 septembre 1814*, p. 97.
- ²⁰ *Ibid.*, p. 97.
- ²¹ GIRARD G., *Rapport de la Classe de Morale et d'éducation sur la meilleure manière...*
- ²² GIRARD G., *Protocole des séances de la Direction et de l'Assemblée générale...*, p. 2.
- ²³ GIRARD G., *Rapport de la Classe de Morale et d'éducation sur la meilleure manière...*, p. 1.
- ²⁴ *Ibid.*, p. 2.
- ²⁵ *Ibid.*, p. 3.
- ²⁶ GIRARD G., *Discours prononcé... le 2 septembre 1819*, p. 4.
- ²⁷ *Ibid.*, p. 5.
- ²⁸ GIRARD G., *Rapport de la Classe de Morale...*, p. 7.
- ²⁹ *Ibid.*, p. 8.
- ³⁰ *Ibid.*, p. 30.
- ³¹ *Ibid.*, p. 11.
- ³² *Ibid.*, p. 12.
- ³³ *Ibid.*, p. 33.
- ³⁴ *Ibid.*, p. 28.
- ³⁵ *Ibid.*, p. 28.
- ³⁶ *Ibid.*, p. 31, 32.
- ³⁷ *Ibid.*, p. 34.
- ³⁸ GIRARD G., *Grammaire des campagnes*, p. III.
- ³⁹ *Ibid.*, p. VII.
- ⁴⁰ GIRARD G., *Quelques souvenirs de ma vie...*, p. 103.

Le chanoine Horner (1842-1904)

Liste des ouvrages énumérés dans la partie du Rapport concernant le chanoine Horner :

- HORNER R., *Guide pratique de l'instituteur*, Paris, Poussielgue, 1882.
- Un ami de l'enfance, *Méthode analytico-synthétique de lecture et d'écriture*, Lausanne, Imer et Payot, 1883.
- (sans auteur), *Livre de lecture pour les écoles primaires du canton de Fribourg, degré inférieur*, Einsiedeln, Benziger, 1885.
- — *Ibid.*, degré moyen, Einsiedeln, Benziger, 1890.
- — *Ibid.*, degré supérieur, Einsiedeln, Benziger, 1899.
- HORNER R., *Importance de l'éducation*, dans *Bulletin pédagogique*, 1872, n. 2, p. 17 ; n. 3, p. 33 ; n. 4, p. 49.
- — *Enseignement de la langue*, dans *Bulletin pédagogique*, 1872, n. 4, p. 57.
- H. R. *Réunion des inspecteurs scolaires*, dans *Bulletin pédagogique*, 1875, n. 9, p. 129.
- HORNER R., *Méthode intuitive ou leçons de choses*, dans *Bulletin pédagogique*, 1875 n. 10, p. 145 ; n. 11, p. 161 ; n. 12, p. 177 ; 1876, n. 1, p. 1 ; n. 2, p. 17 ; n. 3, p. 49 ; n. 8, p. 113 ; *Modèles et sujets de leçons de choses* dans *Bulletin pédagogique*, 1876, n. 9, p. 134 ; n. 10, p. 149.

- H. R. *Premières leçons de méthodologie*, dans *Bulletin pédagogique*, 1877, n. 1, p. 1 ; n. 2, p. 17 ; n. 3, p. 33 ; n. 4, p. 49 ; n. 5, p. 81 ; n. 6, p. 100 ; n. 7, p. 131 ; n. 8, p. 147 ; n. 11, p. 211 ; n. 12, p. 227 ; 1878, n. 1, p. 1 ; n. 2, p. 17 ; n. 3, p. 49 ; n. 4, p. 81 ; n. 8, p. 184 ; 1879, n. 1, p. 7 ; n. 2, p. 21 ; n. 3, p. 33 ; n. 4, p. 49 ; n. 5, p. 65 ; n. 6, p. 81 ; n. 7, p. 99 ; n. 8, p. 142 ; n. 9, p. 155 ; n. 11, p. 187 ; n. 12, p. 208 ; 1880, n. 1, p. 4 ; n. 2, p. 17 ; n. 3, p. 33 ; n. 4, p. 49 ; n. 5, p. 73 ; n. 6, p. 89 ; n. 8, p. 157 ; n. 9, p. 174 ; n. 10, p. 187.
- — *Dictionnaire biographique et historique de la Suisse*, t. IV, Neuchâtel, Attinger, 1928.
- DÉVAUD E., *Pédagogie du cours supérieur*, Fribourg, Librairie de l'Université, 1935. (sans auteur), *Quelques conseils*, dans *Bulletin pédagogique*, 1873, n. 2, p. 17.
- ROBADEY A., *Rapport présenté à la réunion cantonale de Courtion: Quelles conditions doit remplir un livre de lecture approprié à tous les degrés de l'école primaire? Choix des matières et manière de s'en servir*, dans *Supplément du Bulletin pédagogique*, 1879, n. 7, p. 113.
- (sans auteur), *A propos de nos examens de recrues. Une réforme nécessaire, par un ancien magister*, dans *Bulletin pédagogique*, 1881, n. 4, p. 49 ; n. 5, p. 65 ; n. 6, p. 97 ; n. 7, p. 113 ; n. 8, p. 159.
- — *Compte rendu de l'Instruction publique* dans *Bulletin pédagogique*, n. 8, p. 170.
- E. G., *M. le professeur Horner et l'école primaire fribourgeoise*, dans *Bulletin pédagogique*, 1904, n. 8, p. 169, n. 9, p. 193.

Notes

¹ Raphaël Horner, de Ferpicloz, 1842-1904, prêtre, 1866, curé d'Echarlens, 1866-1869, aumônier et professeur à l'École normale d'Hauterive dont il fut le réorganisateur, 1869-1882, recteur au Collège St-Michel, 1882-1888, puis professeur d'histoire, 1891-1904. Professeur de pédagogie à l'Université de Fribourg, 1889-1904, inspecteur des écoles de la ville de Fribourg, 1897-1898, chanoine de St-Nicolas, 1902, membre de la commission des écoles de la ville de Fribourg, 1902. Autorité en matière de pédagogie, collabora à la *Correspondance de Genève*, à l'*Education* (Paris), à la *Revue pédagogique* de Delagrave, à l'*Univers* (Paris) ; il fut un des fondateurs de la *Revue de la Suisse catholique*, 1870 ; du *Bulletin pédagogique*, qu'il rédigea de 1872 à 1902 ; du *Monde de la Science et de l'Industrie*, 1878-1883 ; de la Société fribourgeoise d'éducation, 1871. Il publia un grand nombre de traités de pédagogie et de manuels scolaires dont les meilleurs sont : *Guide pratique de l'instituteur*, 1882, un des premiers manuels complets de méthodologie primaire parus en langue française ; le *Syllabaire analytico-synthétique*, 1883, le livre de lecture du premier degré, 1885, etc. (*Dictionnaire historique de la Suisse*, t. IV, p. 160).

² Le *Bulletin pédagogique* (cité B. P.) a paru successivement sous différents titres :

- 1872-1879 *Le Bulletin pédagogique publié par la Société d'éducation et d'instruction populaire ;*
- 1880-1881 *Le Bulletin pédagogique publié sous les auspices des Sociétés fribourgeoise et valaisanne d'éducation ;*
- 1882-1883 *Le Bulletin pédagogique publié sous les auspices de la Société fribourgeoise d'éducation ;*
- 1884-1885 *Le Bulletin pédagogique publié par la Société fribourgeoise d'éducation et d'instruction populaire ;*
- 1886 *Le Bulletin pédagogique publié par la Société fribourgeoise d'éducation et d'industrie populaire ;*
- 1887 *Le Bulletin pédagogique et le Moniteur de l'exposition scolaire permanente publié par la Société fribourgeoise d'éducation et d'industrie populaire ;*
- 1888-1897 *Le Bulletin pédagogique et le Moniteur de l'exposition scolaire permanente publié par la Société fribourgeoise d'éducation et d'instruction populaire ;*

- 1898-1900 *Bulletin pédagogique et le Moniteur du Musée pédagogique publié par la Société fribourgeoise d'éducation et d'instruction populaire* ;
- 1901 *Bulletin pédagogique, organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique* ;
- 1902 *Bulletin pédagogique et Ecole primaire organe des Sociétés fribourgeoise et valaisanne d'éducation et du Musée pédagogique* ;
- dès 1903 *Bulletin pédagogique organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique*.
- ³ HORNER R., *Importance de l'éducation*, B. P., cf. supra.
- ⁴ *Ibid.*, B. P. 1872, n. 2, p. 19.
- ⁵ *Ibid.*, B. P. 1872, n. 2, p. 18.
- ⁶ *Ibid.*, B. P., n. 4, p. 50.
- ⁷ *Quelques conseils*, B. P. 1873, n. 2, p. 18.
- ⁸ *Ibid.*
- ⁹ HORNER R., *L'enseignement de la langue*, B. P. 1872, n. 4, p. 57.
- ¹⁰ R. H., *Réunion des inspecteurs scolaires*, B. P. 1875, n. 9, p. 129.
- ¹¹ HORNER R., *Méthode intuitive ou leçons de choses*, cf. supra.
- ¹² R. H., *Premières notions de méthodologie*, cf. supra.
- ¹³ *Ibid.*, B. P. 1877, n. 2, p. 18.
- ¹⁴ *Ibid.*,
- ¹⁵ *Ibid.*, n. 12, p. 227.
- ¹⁶ *Ibid.*
- ¹⁷ *Ibid.*, p. 228.
- ¹⁸ cf. ROBADEY A., *Rapport présenté à la réunion cantonale de Courtion, etc.*, B. P. 1879, n. 7, p. 113.
- ¹⁹ *Ibid.*, p. 115.
- ²⁰ *Compte rendu de l'Instruction publique*, B. P. 1881, n. 8, p. 177.
- ²¹ DÉVAUD E., *Pédagogie du cours supérieur*, p. 16 et 17.
- ²² R. H., *Premières notions de méthodologie (suite)*, B. P. 1877, n. 12, p. 229.
- ²³ *Ibid.*, p. 229.
- ²⁴ HORNER R., *Guide pratique de l'instituteur*, p. 81.
- ²⁵ *A propos de nos examens de recrues. Une réforme nécessaire, par un ancien magister*, cf. supra.
- ²⁶ cf. *ibid.*, B. P. 1881, n. 6, p. 97.
- ²⁷ *Ibid.*, p. 101.
- ²⁸ E. G., *M. le professeur Horner et l'école primaire fribourgeoise*, B. P. 1904, n. 9, p. 196.
- ²⁹ R. H., *Premières notions de méthodologie*, B. P. 1877, n. 12, p. 229.
- ³⁰ *Ibid.*, B. P. 1878, n. 1, p. 4.

Monseigneur Dévaud (1876-1942)

Liste des ouvrages énumérés dans la partie du Rapport concernant Mgr Dévaud :

- DÉVAUD E., *Pédagogie du cours supérieur*, Fribourg, Librairie de l'Université, 1935 (cité PCS).
- — *L'école et la préparation de la jeunesse à la vie du milieu villageois*, tiré à part d'articles parus dans la *Semaine catholique de la Suisse romande*, sous les titres : *L'activité de l'écolier à l'école*, 1936, n. 35 ; *Programme d'une école campagnarde*, 1936, n. 36 ; *L'adaptation de l'enseignement au milieu villageois*, 1936, n. 37 ; *L'adaptation de l'enseignement au travail paysan*, 1936, n. 38 (cité EPJ).
- — *Les branches de connaissance au cours supérieur des écoles de campagne*, Fribourg, Librairie de l'Université, Librairie St-Paul, 1937 (cité BC).
- — *L'école affirmatrice de vie*, Fribourg, Librairie de l'Université, Librairie St-Paul, 1938 (cité EAV).
- GIRARD G., *Discours prononcé par le Préfet de l'Ecole française de la ville de Fribourg à la Distribution des prix, le 3 septembre 1817*, Fribourg, Piller, 1817.
- DE REYNOLD G., *Cités et pays suisses*, t. III, Lausanne, Genève, Payot, 1920.

Notes

- ¹ EAV, p. 25. ² BC, p. 1. ³ EPJ, p. 4.
⁴ cf. présent Rapport, p. 5.
⁵ PCS, p. 11. ⁶ BC, p. 30. ⁷ EPJ, p. 6. ⁸ EPJ, p. 6.
⁹ cf. PCS, p. 20. ¹⁰ EPJ, p. 6. ¹¹ EPJ, p. 14. ¹² EPJ, p. 13.
¹³ GIRARD G., *Discours...*, cf. supra, p. 12.
¹⁴ PCS, p. 36. ¹⁵ EAV, p. 17. ¹⁶ EAV, p. 18. ¹⁷ EAV, p. 18.
¹⁸ EAV, p. 23. ¹⁹ EPJ, p. 14. ²⁰ BC, p. 3. ²¹ BC, p. 17.
²² EPJ, p. 9.
²³ DE REYNOLD G., *Cités et pays suisses*, t. III, p. 120.
²⁴ EAV, p. 58.

Bibliographies

DOUCE-AMÈRE : *Trois petits enfants...*, miracle en quatre tableaux. Pour enfants ou pour adultes et enfants. Librairie Gabriel Enault, éditeur, rue de Rennes 77, Paris VI^e.

Pièce créée en 1944 et jouée depuis lors devant les publics les plus divers de la ville et de la campagne où elle a obtenu le meilleur accueil. Destinée aux écoles, sociétés paroissiales, troupes scoutes, etc.

C'est l'histoire émouvante des trois petits voyants de Fatima. Elle fut jouée pour la première fois par une classe citadine de filles de 7 à 11 ans. Elle souleva une immense émotion et laissa une très durable impression. La presse parla « de cette histoire si touchante et si merveilleuse qu'on ne saurait dire lesquels, des petits ou des grands, ont été le plus profondément remués ».

Les rôles principaux sont tenus par des enfants (et dans cette première représentation de la pièce dont nous venons de parler, les rôles d'adultes purent être facilement interprétés par des enfants). Un lecteur lie entre eux les différents tableaux, éclaire ainsi l'action et lui donne tout son sens profond.

On y voit comment le Portugal a reçu le message de Notre-Dame de Fatima, comment il en a été récompensé par une paix durable et sûre puisqu'il est un des rares pays du monde où la doctrine sociale de l'Eglise peut être appliquée avec la plus grande efficacité. On y voit aussi comment ce message est un appel à la chrétienté tout entière et comment, pour le faire entendre, Dieu et sa sainte Mère se sont servis des instruments les plus simples en apparence, trois humbles mais très purs et très fervents petits bergers résolus à tout souffrir et même à mourir pour sauver leur pays et le monde de l'affreuse tragédie qui vient de l'ensanglanter.

Chanoine JACQUES LECLERCQ : *Le mariage chrétien*. Nouvelle édition. Un volume in-8^o carré (13,5 × 20 cm.) de 216 pages, sous liseuse, 60 fr. Editions Casterman, Tournai, Paris.

Chaque période de l'histoire de l'Eglise peut être caractérisée par le type de saint qui y prédomine : martyr aux origines, moine au moyen âge, défenseur de la foi depuis la Renaissance.

Quant à notre époque, il semble bien qu'on puisse la caractériser par l'accession à la sainteté du père et de la mère de famille. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer l'abondance de la littérature actuelle sur le mariage. Cette littérature, il faut l'avouer, a souvent déçu. On regrette de n'y trouver que rarement la profondeur de pensée et l'originalité d'expression que souhaitent les chrétiens.